Médiévales

Langues, Textes, Histoire

73 | automne 2017

Le texte à l'épreuve du numérique

Emily ALBU, *The Medieval Peutinger Map. Imperial Roman Revival in a German Empire*

Cambridge, University Press, 2014, 169 p., 28 figures, 10 planches

Nathalie Bouloux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/8253>

DOI : 10.4000/medievales.8253

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 248-250

ISBN : 978-2-84292-801-8

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Nathalie Bouloux, « Emily ALBU, *The Medieval Peutinger Map. Imperial Roman Revival in a German Empire* », *Médiévales* [En ligne], 73 | automne 2017, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 23 avril 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8253> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.8253>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Emily ALBU, *The Medieval Peutinger Map. Imperial Roman Revival in a German Empire*

Cambridge, University Press, 2014, 169 p., 28 figures, 10 planches

Nathalie Bouloux

RÉFÉRENCE

Emily ALBU, *The Medieval Peutinger Map. Imperial Roman Revival in a German Empire*, Cambridge, University Press, 2014, 169 p., 28 figures, 10 planches

- 1 *The Medieval Peutinger Map* d'Emily Albu est un livre qui entend renouveler notre compréhension de la très célèbre carte de Peutinger, généralement tenue pour la seule carte antique ayant survécu, grâce à une copie réalisée au début du XIII^e siècle en Allemagne du Sud. Elle fut ensuite « redécouverte » en 1508 par l'humaniste allemand Conrad Celtis, qui la donna à son ami Conrad Peutinger. C'est une représentation cartographique du monde connu à l'époque romaine tardive (probablement fin du III^e siècle, sous Dioclétien) sous la forme d'une mise en carte d'itinéraires écrits.
- 2 Ce qui intéresse Emily Albu est moins la carte en soi que la signification culturelle de cet artefact au moment de sa fabrication, c'est-à-dire aux yeux de ceux qui ont réalisé le document et à ceux des commanditaires. De ce point de vue, la carte apparaît, ainsi que le souligne le sous-titre de l'ouvrage, comme une carte médiévale, ce que s'emploie à exposer le premier chapitre. Les six chapitres qui suivent abordent successivement la perception romaine de l'espace en relation avec le réseau routier (chapitre 2) ; la place de la carte dans la rivalité empereur carolingien/pape et l'examen de la nature de la carte, origine antique ou prototype carolingien (chapitre 3) ; la confrontation de la carte de Peutinger avec les *mappae mundi* (chapitre 4) ; l'étude des conditions de la copie, au début du XIII^e siècle, en Souabe, dans le contexte de l'affirmation du pouvoir impérial des Hohenstaufen en relation avec leur intérêt pour l'Orient et la croisade

(chapitre 5), et enfin l'étude de vignettes urbaines, en particulier celles de Rome, de Constantinople et d'Antioche que l'auteur propose de mettre en relation avec l'idéologie impériale contemporaine. Le chapitre 7 constitue la conclusion.

- 3 La thèse principale de l'ouvrage, issue d'articles parus entre 2005 et 2014 qui servent de socle au présent volume, est une remise en cause de la position qui fait toujours consensus, selon laquelle la carte est un produit de l'Antiquité, ayant subi diverses étapes de transmission, dont la dernière autour de 1200. Dès son premier article, Emily Albu a au contraire défendu la thèse d'une création carolingienne, thèse qu'elle reprend de manière plus nuancée dans cet ouvrage. Ce prototype carolingien aurait ensuite été copié au début du XIII^e siècle et modifié sur certains aspects (par exemple certaines vignettes urbaines) afin d'adapter la carte à la propagande anti-pontificale de Frédéric II et de refléter les intérêts de la dynastie Hohenstaufen pour l'Orient et la croisade.
- 4 Que la carte de Peutinger soit aussi un « artefact médiéval » est une considération tout à fait légitime. On doit évidemment s'interroger sur les raisons pour lesquelles la carte a été copiée certainement à l'époque carolingienne, puis au début du XIII^e siècle. Mais, comme souvent, la carte elle-même est muette sur cette question, puisqu'elle ne porte aucune mention explicitant les raisons d'une telle entreprise. Sans doute, les savants carolingiens, au moment de la *renovatio* intellectuelle du IX^e siècle, auraient-ils pu fabriquer la carte. Sans doute son caractère presque exclusivement antique n'est-il pas un obstacle à une telle interprétation, la géographie carolingienne étant par nature issue des ouvrages antiques. Mais nous n'avons aucune preuve tangible de la création de la carte au IX^e siècle, si bien que le travail de l'auteur paraît à bien des égards imaginaire. Emily Albu elle-même reconnaît à plusieurs reprises (par exemple p. 56) qu'il est impossible de savoir avec certitude si le cartographe carolingien a devant lui ou non une carte plus ancienne. De fait, nous n'avons pas conservé la moindre trace de l'existence des sources, c'est-à-dire des matériaux écrits sous la forme d'itinéraires qui auraient servi à la réalisation graphique, dont l'auteur postule l'existence dans le monastère de Reichenau où aurait été produite la carte. Un document de cette nature, l'*Itinéraire* d'Antonin, connu à l'époque carolingienne, nous est parvenu, mais Emily Albu elle-même le considère comme insuffisant pour permettre seul le dessin de la carte. En revanche, des documents antérieurs au IX^e siècle, notamment la *Cosmographia* du géographe de Ravenne (vers 700) et les cartes de Beatus (776) conservent des éléments qui montrent l'utilisation de modèles cartographiques proches de la carte de Peutinger, ce qui atteste l'existence de cartes de même type, au moins dès le VII^e siècle et plus probablement d'époque antérieure.
- 5 Par ailleurs, Emily Albu explique la fabrication de la carte au début du IX^e siècle comme le résultat de la lutte entre l'empereur et le pape : un cartographe carolingien l'aurait dessinée en tant que représentation symbolisant la souveraineté politique de l'empire, d'origine antique, par opposition à la souveraineté spirituelle revendiquée par la papauté. Ainsi s'ouvrirait une « bataille de cartes » où l'un et l'autre pouvoirs universels se seraient saisis chacun d'un type de représentation cartographique, la carte de Peutinger exprimant une souveraineté profane et séculière, tandis que les *mappae mundi* représenteraient l'espace sacré où domine l'Église. L'ultime acte de copie de la carte de Peutinger dans l'empire des Hohenstaufen serait la conséquence de la reviviscence de cette rivalité.

- 6 C'est une conjecture difficilement soutenable. La *renovatio imperii* du IX^e siècle est un projet chrétien, pensé par des savants (qui sont aussi des clercs), pour qui le nouvel empereur carolingien, également protecteur de la papauté, a pour mission d'instaurer les conditions politiques et spirituelles nécessaires au salut du peuple chrétien. Où faire place à une lutte entre un empire « profane » et un pouvoir ecclésiastique (donc sacré), lutte dont nous n'avons d'ailleurs aucune mention dans les récits historiques carolingiens, et qui trouverait par conséquent sa seule expression dans la confection d'une carte représentant le monde romain antique en vue de lutter contre les prétentions sacrées du pape ? Cette interprétation repose sur le postulat d'un caractère civico-profane de l'empire carolingien sans fondement historique.
- 7 Il en va de même pour le rôle de la carte comme reflet des prétentions à la souveraineté des Hohenstaufen et de leur intérêt pour l'Orient. Pour Emily Albu, la carte a été réalisée à la demande de représentants de la cour de Frédéric II, et peut-être même vers 1220. Copiée au début du XIII^e siècle, la carte porte évidemment des traces de la culture iconographique de ce siècle (et sans aucun doute des additions et des modifications issues des différents moments de sa transmission). Il n'est donc pas surprenant que les figures impériales associées à Rome, Constantinople et Antioche ressemblent aux dessins représentant Frédéric II dans certains manuscrits de son traité de fauconnerie. Mais il n'y a pas lieu d'y voir la marque particulière des Hohenstaufen, d'autant que la plupart des vignettes urbaines conservent leur aspect antique. De la même manière, interpréter l'importance accordée à la Sicile, à la Crète et à Chypre, tant dans leurs dimensions que dans la précision des données internes, comme la manifestation d'un lien particulier avec Frédéric II paraît excessif. Le royaume de Sicile hérité de sa mère, c'est aussi et surtout le Sud de la péninsule italique où Frédéric II empereur a principalement séjourné, délaissant le plus souvent l'île où il a grandi. Quant à la Crète et à Chypre, ce sont aussi des îles importantes en Méditerranée orientale.
- 8 De sorte que si, au XIII^e siècle, la lutte entre le pape et l'empereur est une réalité politique indéniable, le lien établi entre l'ultime copie de la carte, comme image profane d'un monde devant être gouverné par les héritiers de l'empire romain, et le combat pape/empereur est artificiel. Il repose sur au moins deux a priori, en premier lieu, sur l'idée encore souvent répandue que le genre des *mappae mundi* représenterait uniquement une vision religieuse et symbolique de l'espace, illustrant par nature les prétentions pontificales. Mais, outre que la signification culturelle des *mappae mundi* est bien plus vaste, leur rôle dans une « bataille de cartes » où elles serviraient de symbole de souveraineté pontificale ne s'appuie sur aucun fait concret. Le second a priori découle du premier, l'absence d'élément chrétien sur la carte de Peutinger conduisant fatalement à en faire le symbole d'un empire profane. D'après Emily Albu, aux yeux de ses commanditaires (dont on ne sait d'ailleurs rien de concret), elle dessinerait l'ancien empire romain auquel se réfèrent les Hohenstaufen. Cette vue n'est sans doute pas invraisemblable. Malheureusement, comme pour la fabrication du prototype au IX^e siècle, elle ne repose sur aucune donnée tangible qui permettrait de faire le lien entre le programme de gouvernement des Hohenstaufen, en particulier de Frédéric II, et la copie de la carte au début du XIII^e siècle. Cette absence de faits concrets rend, une fois encore, la théorie d'Emily Albu peu crédible. Le point de départ de son travail, considérer les différentes étapes de la copie de la carte comme relevant aussi de l'histoire médiévale, était pourtant judicieux, mais les réponses de l'auteur à cette vraie

question (pour autant qu'il soit possible d'y répondre un jour) n'emportent pas l'adhésion.